

Paul-Vincent Fontaine¹

Inédit

Shanghai, modèle malrucien de la fraternité

La ville de Shanghai est mêlée à deux histoires : celle de la Chine ancestrale et celle des concessions étrangères depuis presque deux siècles. Shanghai, ville la plus occidentalisée de Chine, pour des raisons historiques et géographiques, mais aussi idéologiques (le PCC a été fondé à Shanghai par une élite shanghaienne formée en Europe) est le pont entre Occident et Chine. Aussi est-elle le lieu symptomatique des tensions entre individualité et fraternité, quelque chose entre une Chine confucéenne puis communiste, et une Chine taoïste davantage tournée vers l'individu ; une collectivité chinoise tiraillée entre la vertu cardinale de piété filiale et l'individualisme renforcé par l'Occident.

Lire *La Condition humaine* d'André Malraux, c'est être au contact de ces deux univers, à la croisée de ces champs conceptuels. Personne comme Malraux, nulle part comme dans *La Condition humaine*, ne touche cette Chine internationale, celle de l'universelle humanité. Parce que Shanghai dans les décennies 1920-1930 est le lieu du cosmopolitisme par excellence, de l'union entre extrême Orient et extrême Occident, son

¹ Paul-Vincent Fontaine est professeur de philosophie au Lycée français de Shanghai.

roman met en place une action shanghaienne qui illustre la condition de tout homme, une révolution chinoise qui exprime bien au-delà d'elle-même : la révolte de tout être humain.

Alors il semble possible de concevoir un Malraux chinois, en tous cas une pensée malrucienne nourrie, fondée, pétrie de « l'expérience chinoise ». S'il y a une pensée malrucienne, elle nous semble une pensée de la fraternité plus que toute autre chose, et ainsi chinoise avant tout. Une pensée toute en germe, en racines et en branches dans *La Condition humaine*. Une pensée shanghaienne de la fraternité entre les Hommes.

Mais où donc Malraux est-il allé chercher tout cela ? S'est-il inventé son propre Shanghai ? Le cadre historique et culturel de cette Chine révolutionnaire des années 1920 n'est-il que déformé, prétexte à l'affirmation des thèmes chers à l'auteur ? Consciemment ou inconsciemment, le seul imaginaire fantasmagorique de Malraux est-il au pouvoir ?

1. André Malraux, une pensée shanghaienne.

1.1. Le Shanghai de *La Condition humaine* : un contexte géographique et historique mal maîtrisé ?

Trop de spécialistes estiment qu'un défaut de *La Condition humaine*² est son manque de précision du cadre spatio-temporel qui sert de décor au roman – à savoir le Shanghai de 1927 – à commencer par les commentateurs chinois³. Ainsi l'intellectuel

² Toutes les références au roman sont celles de l'édition Gallimard, collection «Folio», n° 1, 1972.

³ Pour se rendre compte de ce phénomène, lire la préface de la traduction de *La Condition humaine* en chinois, produite par Liu Mingjiu, éminent spécialiste chinois de la littérature française ; mais aussi André Vandegans in *André Malraux, l'art du romancier dans La Condition humaine*, communication du 10 juin 1995 à l'Académie royale de langue et littérature françaises de Belgique (<www.arllfb.be>).

shanghaien Dai Wangshu, qui a vécu les événements terribles du « massacre de Shanghai » en mars 1927⁴, dans une lettre à René Etiemble, s'indigne dès l'année 1934 :

Tout cela est faux et rend la révolution chinoise ridicule. D'autre part, presque tous les héros sont européens ou plutôt francisés. Cela nous donne une impression fort choquante, à nous Chinois. Il évite d'écrire le chinois typique, il n'ose envisager le prolétariat shanghaien, parce qu'il ne les connaît pas assez⁵.

Ilya Ehrenbourg, écrivain de l'ex-Union Soviétique, quant à lui, a quasiment mis en question la vérité historique du roman et son acuité politique : « Ce n'est pas un livre sur la révolution ni une épopée, [...] La révolution qu'a vécue un grand pays devient l'histoire d'un groupe de conspirateurs⁶ ». Cette objection existe déjà chez Dai Wangshu, et Trotski dit la même chose dans sa critique des *Conquérants* :

L'appréciation politique par M. Malraux de la situation, des possibilités et des problèmes de la Chine en 1925 est complètement fautive ; c'est à peine si cet auteur atteint le point où les véritables problèmes de la révolution commencent à se dessiner. [...]

M. Malraux oublie ou ne comprend pas qu'une révolution se fait contre une classe pour assurer la domination d'une autre et que ce n'est que pour l'accomplissement de cette tâche que les révolutionnaires acquièrent le droit d'exercer la violence.⁷

Ne font-ils pas autorité sur la question révolutionnaire ?

Dans son étude *La Chine chez Malraux. De la Tentation de l'Occident aux Antimémoires*, (n'évoquant cependant que peu *La Condition humaine*), Sun Weihong met en cause la connaissance de la culture chinoise qu'a Malraux : « Tout amène à formuler

⁴ Cf. Yinde Zhang : « La tentation de Shanghai : espace malrucien et hétérotopie chinoise », *Présence d'André Malraux*, nos 5-6, printemps 2006 : « Malraux et la Chine », actes du colloque international de Pékin, 18-19-20 avril 2005, p. 81-100, qui raconte le détail des événements vécus par Dai Wangshu.

⁵ Lettre de Dai Wangshu à Etiemble datée du 20 juin 1934, citée par Muriel Détrie, *France-Chine. Quand deux mondes se rencontrent*, Gallimard, coll. « Découverte », 2004, p. 114-115.

⁶ *Ibid.*, p. 131.

⁷ *La révolution permanente*, Appendice II, « De la révolution étranglée et de ses étranseurs, Réponse à M. André Malraux », Kadiköy, 12 juin 1931.

ce jugement : en ce qui concerne la Chine, les connaissances et les expériences de Malraux sont toutes assez limitées⁸ ». Pour Yinde Zhang, c'est la ville de Shanghai elle-même que Malraux ne connaît pas : « la topographie de Shanghai, dans *La Condition humaine*, revêt un caractère imprécis et fragmentaire ». Il parle d'une imprécision et d'une « insouciance en matière topographique⁹ ». Che Jinshan se range lui aussi du côté des insatisfaits, même s'il semble dédouaner Malraux de toute responsabilité, en affirmant que les écrivains chinois ne sont jamais contents du portrait que les Occidentaux dressent de la Chine. En effet, ces derniers seraient comme dans une impossibilité ontologique à cerner l'Empire du Milieu :

D'un point de vue comparatiste, cela est en quelque sorte inévitable. Pearl Buck, romancière américaine, Prix Nobel de 1938, subit exactement le même destin que Malraux. En Chine, on reproche même parfois aux poètes tels que Claudel, Segalen, Saint-John Perse, Michaux, etc. de ne pas avoir rendu une image fidèle de la Chine, bien qu'ils ne soient pas romanciers et qu'ils n'aient pas pour tâche de décrire une réalité quelconque. La seule faute commise par tous ces écrivains est peut-être d'avoir touché la Chine intouchable.¹⁰

Ne peut-on cependant pas donner raison aux écrivains chinois ? Ne sont-ils pas les mieux placés pour juger de l'authenticité, non d'une histoire ou d'une symbolique, mais d'une description de la Chine ?

Du côté occidental, Régis Debray, lapidaire, juge que « de l'Orient réel, avouons qu'il ne reste que des fantômes dans ses romans¹¹ », et Jean-Claude Larrat tire une conclusion édifiante de son étude des *Conquérants* et de *La Condition humaine* :

En conclusion, il serait évidemment vain de chercher dans ce que Malraux écrit sur la Chine dans les années 1920 une vision objective et exacte des réalités chinoises de l'époque. Malraux, en fait

⁸ Sun Weihong, *La Chine chez Malraux. De La Tentation de l'Occident aux Antimémoires*, actes du colloque international de Pékin, 18-19-20 avril 2005.

⁹ Yinde Zhang, *ibid.*

¹⁰ CHE Jinshan, « *La Condition humaine* : quel intérêt particulier pour un lecteur chinois ? », *Présence d'André Malraux*, n^{os} 5-6, printemps 2006 : « Malraux et la Chine », actes du colloque international de Pékin, 18-19-20 avril 2005, p. 101-104.

¹¹ « L'actualité d'un revenant », *Espoir*, n^o 111, 1997.

(et contrairement à ce qu'il a laissé croire) ne dispose pas d'informations privilégiées sur la Chine ; tout au plus peut-on dire qu'il s'y est particulièrement intéressé et qu'il estimait la connaître suffisamment pour situer en Chine deux de ses romans les plus importants. Cela dit, on sait bien aujourd'hui que cette vision romanesque n'est que très imparfaitement fidèle à la vérité des événements.¹²

Même Jean Lacouture, hagiographe de Malraux s'il en est, évoque une « supercherie, un montage pseudo-historique », et a pu affirmer qu'il « n'a jamais écrit de livre plus imaginaire¹³ ». Pourtant la Chine de Malraux ne semble ni imaginaire ni caricaturale à quelqu'un qui y a vécu. Elle n'est pas non plus cet Orient mythifié, ce sempiternel étranger, l'absolu lointain, le contre modèle admiré et haï, le « contraste total, l'altérité complète, l'originalité radicale » chers à Simon Leys¹⁴. Malraux ne reproduit pas cet archétype du « Tout-autre » chinois. Il est peut-être le premier à déconstruire « cette civilisation chinoise [qui] présente l'irrésistible fascination de ce qui est totalement "autre" » selon la formule de Joseph Needham, avec ses spécificités exotiques, ses « chinoiseries » classiques inspirées des XVII^e et XVIII^e siècles, cet « orientalisme¹⁵ » réducteur de Pierre Loti ou de tout le XIX^e siècle. Car le XX^e siècle commence avec Malraux, qui voit une nouveauté dans la nouvelle Chine : il y trouve l'universel humain.

Contre les références précédentes, affirmons non seulement que Malraux connaît et décrit Shanghai avec une grande exactitude, mais qu'il nous extirpe de nos représentations fausses sur l'empire du Milieu. Postulons qu'en ne cherchant pas à spécifier, à différencier

¹² Jean-Claude LARRAT, « André Malraux et la Chine des années 1920 », *Présence d'André Malraux*, n^{os} 5-6, printemps 2006 : « Malraux et la Chine », actes du colloque international de Pékin, 18-19-20 avril 2005, p. 11-23.

¹³ Jean Lacouture, *Malraux, Une vie dans le siècle*, Paris, Seuil, 1976, p. 129.

¹⁴ Simon Leys, *L'Humeur, l'Honneur, l'Horreur. Essais sur la culture et la politique chinoises*, Paris, Robert Laffont, 1991, p. 60-61.

¹⁵ Cf. *L'Orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*, [*Orientalism*, 1978], traduction de Catherine Malamoud, préface de Tzvetan Todorov, Le Seuil, 1980, (rééd. augm., 2003)

l'Orient de l'Occident, le propos universel du romancier nous en apprend davantage sur la Chine, comme sur nous-même. Anticipant ainsi J.- F. Billeter, lorsqu'il affirme :

Posons d'emblée l'unité de l'expérience humaine, cherchons à comprendre, à partir de là, la résistance chinoise que nous étudions et à rendre compte de la façon la plus directe possible. Nous mettons alors simultanément en évidence ce que l'expérience chinoise et la nôtre ont en commun. Quand on part du fond commun, les différences apparaissent d'elles-mêmes.¹⁶

Malraux n'en fait pas cet « autre extrême et extérieur » : la condition humaine, c'est l'expérience de tout Homme.

Avant de développer cette idée, il nous faut encore prouver la valeur historique que possède *La Condition humaine*. Son Shanghai est-il authentique ou fantasmé ? Faut-il croire à l'expérience chinoise de Malraux, ou sommes-nous manipulés ? Pour atteindre son but universel, nous informe-t-il ou transforme-t-il ? Veut-il se soumettre au réel en observateur objectif, ou bien faire œuvre romanesque ?

1.2. Le Shanghai de *La Condition humaine* : un Shanghai réinventé par le «mythomane» Malraux ?

Malraux a-t-il été témoin des événements qu'il raconte de manière novatrice, comme un reporter ? Connaît-il vraiment son sujet ou invente-t-il, profite-t-il de l'ignorance collective sur les sujets qu'il aborde ? Sommes-nous embobinés par cette capacité extraordinaire qu'a Malraux à broder, broder, et broder encore ?

Beaucoup, de Clara Malraux dès 1953 et son roman intitulé *Par de plus longs chemins* (Stock) à Olivier Todd aujourd'hui, en passant par Régis Debray¹⁷, trouveraient

¹⁶ J.- F. Billeter, *Contre François Jullien*, Editions Allia, 2006, p. 82.

¹⁷ Régis Debray, « Malraux ou l'impératif du mensonge », in *Éloges*, Gallimard, 1986, p. 142.

ici un argument supplémentaire à la fameuse mythomanie de l'auteur des *Antimémoires*¹⁸, réputation qu'il a trimbalée toute sa vie et après, qu'il a revendiquée, alimentée. On connaît la boutade de son ami Raymond Aron, en 1978 : « Un tiers génial, un tiers faux, un tiers incompréhensible ». Simon Leys combat ce Malraux, charlatan qu'il prétend surestimé, menteur, hâbleur et vantard¹⁹. Simone de Beauvoir trouve que Malraux « escamote ce monde-ci au profit de notions et de concepts mystificateurs²⁰ ». Louis-Ferdinand Céline tempête que « c'est un mythomane bluffeur féroce – envieux au délire [...] un petit fifre littéraire qui joue les orchestres – les Pascal, les Bakounine²¹ ». C'est ainsi que Robert S. Thornberry, de l'Université d'Alberta, peut noter :

André Malraux is one of the most misunderstood French writers of the twentieth century, both in his native land and in much of the English speaking world [...] denounced in a most vehement manner by his detractors («a mythomaniac», «the only authentic French fascist»), he is an enigmatic, elusive, contradictory figure.²²

Ah ! le « mystère Malraux²³ », homme secret, homme double, triple, quadruple, contradictoire et mystificateur, qui s'avance masqué à l'instar de Nietzsche²⁴, penseur de sa jeunesse comme de toute sa génération. « Toute notre époque était nietzschéenne », rappelle Paul Nothomb²⁵. Ainsi, « je mens, mais mes mensonges deviennent des

¹⁸ Voir O. Todd, « Malraux épidémiologie d'une légende », communication de l'écrivain Olivier Todd prononcée en séance publique devant l'Académie des sciences morales et politiques, le lundi 3 novembre 2003.

¹⁹ Simon Leys, *L'Ange et le cachalot*, Éditions du Seuil, 1998.

²⁰ S. de Beauvoir, *Tout compte fait*, Gallimard (1972).

²¹ In *Ta gueule, Bukowski! Dictionnaire des injures littéraires*, de Pierre Chalmin (L'Éditeur, 2010).

²² <<http://lebanesepantheon.org/PDF/Andre%20Malraux-Robert%20S.%20Thornberry.pdf>>.

²³ Titre d'un film documentaire de René-Jean Bouyer, Editions Montparnasse (2009).

²⁴ « *Larvatus prode* » affirmait Descartes ; formule que Nietzsche reprend à son compte, par exemple *Par-delà le bien et le mal*, «L'esprit libre», § 40, Laffont p. 593 : « Tout ce qui est profond aime le masque ».

²⁵ Paul Nothomb, entretien du 25 mars 1990 avec Joseph Jurt, Université de Fribourg-en-Brigau.

vérités²⁶ », variation contemporaine de l'exigence nietzschéenne : sous le masque, la vérité.

Vingt ans après son trépas, la légende, le merveilleux, le mythe font cortège à André Malraux. Membre de l'Institut, Germain Bazin a évoqué la descente des Champs-Élysées de 1944, le général de Gaulle «tenant Georges Bidault d'une main et Malraux de l'autre». Un dictionnaire des militants de l'action culturelle vient de consacrer une notice à ses actions des années 1921 à 1969 après l'avoir déclaré mort en 1876 ! Le premier tome de De Gaulle en son siècle nous l'avait décrit prenant la parole à Colombey, en 1980, aux côtés de Maurice Schumann. Le 23 novembre 1996, les invités du président de la République à l'hommage de la nation ont aussi pu lire, dans le programme de la panthéonisation, qu'André Malraux avait été élève du lycée Condorcet et était diplômé de l'école des langues orientales. Mais ces erreurs vont finalement bien aux métamorphoses d'André Malraux.

déclare opportunément Charles-Louis Foulon²⁷ ; « on ne prête qu'aux riches », aurait-il pu ajouter.

Malraux a-t-il été ce champion toute catégorie du mensonge, « the Great pretender, a world-class mythomaniac » selon la formule de la journaliste de l'*International Herald Tribune* Katherine Knorr²⁸ ? Paul Nothomb a toujours affirmé que Malraux n'était pas dupe de ses propres fabulations²⁹. Inscrivons-nous donc en faux contre ce diagnostic absurde qui consisterait en une maladie psychique de Malraux³⁰, ce fou qui invente et croit à ses inventions contre l'évidence des faits – incapable alors de distinguer le fantasme de la réalité. Gageons plutôt, arguments à l'appui, que si «mythomanie» il y a, celle-ci est voulue, contrôlée, revendiquée comme celle du farfelu Clappique. C'est Malraux qui remet en usage le mot «farfelu» dans ses tout premiers écrits à la mode d'Alfred Jarry. C'est un vocable qui le définit au fond parfaitement, et qui nous est utile

²⁶ Pendant la Seconde Guerre mondiale, Malraux aurait dit : « Je fabule, mais le monde commence à ressembler à mes fables. », rapporte Olivier Todd, in *André Malraux, une vie*, Éd. Gallimard, 2001, p. 657, n. 13 – qui se réfère à un entretien avec Jacques Andrieu. « Je suis un mensonge qui dit la vérité » proclamait Jean Cocteau.

²⁷ *Malraux, Ministre du rayonnement français, 1946-1996, Espoir*, n° 111, 1997.

²⁸ *New York Times*, 31 mai 2001.

²⁹ *Rencontre avec Olivier Todd, à l'occasion de la parution de André Malraux*, sur le site de Gallimard, 2001.

³⁰ Olivier Todd peut aller dans ce sens, affirmant même que, puisque « le père était un petit mythomane », André Malraux devait subir cette hérédité chargée (*Malraux épidémiologie d'une légende, op. cit.*).

pour comprendre son rapport de l'écriture à la vie. Alors, celui qui devient incapable de départager vérité et mensonge n'est pas l'écrivain fantasque, affabulateur génial qui ment, rajoute, déforme, transforme, exagère, amplifie par des « caprices esthétiques³¹ », mais l'historien, le commentateur, le spectateur, le biographe, le spécialiste. « Les romans ne sont pas sérieux, c'est la mythomanie qui l'est » (260).

Aussi, nous savons aujourd'hui que si l'on peut parler d'une «mythomanie» malrucienne, celle-ci ne relève certes pas de la psychanalyse, d'une psychose qui, incontrôlable, agirait inconsciemment de l'homme sur l'homme, sur sa pensée et sur ses actes, mais bien plutôt d'une « esthétique du mensonge³² », une «philosophie» de vie assumée, construite, théorisée façon dandy – refus comme homme et comme poète de la soumission au réel. Il s'agit d'embellir, de broder, de déformer, de romancer son existence pour qu'elle devienne une œuvre d'art, qu'elle s'élabore en roman, à la manière des « embellissements pathétiques » de Chateaubriand, modèle tant admiré. Du Rousseau des *Confessions* aux *Antimémoires*, en passant par Stendhal, Henry James et Nabokov, par exemple, et *La Condition humaine* (jusqu'aux autofictions d'aujourd'hui ?), tous imposteurs, c'est-à-dire fabuleux romanciers et romans. « La biographie d'un artiste, c'est sa biographie d'artiste³³ ». Car l'art, comme Malraux le fait dire à Degas, «c'est le faux³⁴ » ; ou, plus exactement, un « mentir-vrai » façon Aragon, fonction nécessaire du roman qui se doit de concurrencer le réel, plus réel que le réel. Va-t-on reprocher à Anatole France d'avoir transformé de fond en comble son enfance en en faisant un récit déformé, fantasmé, entièrement faux, dans *Le Livre de mon ami*, *Le Petit Pierre*, *Pierre Nozière* ou

³¹ La formule est de Trotski à propos des *Conquérants* (« La Révolution étranglée », in *N.R.F.*, t. XXXVI, avril 1931, p. 489.).

³² Harris Geoffrey T., *André Malraux : une esthétique du mensonge*. In : *Cahiers de l'Association internationale des études françaises*, 1981, n° 33. pp. 251-260.

³³ André Malraux, *Les Voix du silence*, Paris, Gallimard, 1951, « La Galerie de la Pléiade », p. 418.

³⁴ André Malraux, *La Métamorphose des Dieux*, t. III, *L'Intemporel*, Paris, Gallimard, 1976, p. 49.

dans *La Vie en fleur* ? Ne comprenons-nous pas plutôt que c'est grâce à ce détour par le mensonge compris comme «mythomanie», que l'auteur nous fait mieux entendre son enfance, son époque ? Pas plus de «pacte historique» chez Malraux qu'il n'y a de «pacte autobiographique»³⁵ chez ces auteurs. « Il entra dans un monde où la vérité n'existait plus. Ce n'était ni vrai, ni faux, mais vécu. » (247)³⁶.

Je voudrais que cesse cette recherche obstinée des indications, des indices biographiques dans l'œuvre de Malraux. Tout naturellement, cette quête s'achève en un procès perpétuel de faux témoignage. Procès sans fondement. A l'opposé de beaucoup de ses contemporains, de beaucoup de ses amis, Malraux n'a pas tenu de journal, n'a pas écrit d'autobiographie. Et quand il écrit un livre où s'entremêlent fiction et réalité transcendées, il prend soin de l'appeler *Antimémoires*. Malraux n'a jamais prétendu être narrateur, greffier de sa propre vie. Pour le meilleur et pour le pire, il s'en est fichu. Il paraît qu'il n'a pas vécu les soubresauts de la révolution chinoise ; qu'importe, il a écrit *La Condition humaine*. Nous savons maintenant, par des articles qu'il publia en Indochine en 1925, qu'il milita et agit pour la transformation du statut de cette colonie ; il ne les évoque pas dans *Les Conquérants*. Je n'ai jamais cru textuelle la conversation rapportée dans *Les Chênes qu'on abat* : mais on ne peut faire abstraction de ce livre, si l'on veut comprendre le général de Gaulle³⁷.

À cette petite vie individuelle, « misérable petit tas de secrets », à cette réalité bien souvent décevante, il s'agit de conférer en conscience une grandeur qu'elle n'a pas, pour qu'elle devienne une «grande vie». Fictive ou vécue (rien de moins opposé pour l'auteur des *Antimémoires*), l'existence d'André Malraux n'est qu'une exaltation de la grandeur.

J'ai essayé d'exprimer la seule chose qui me tienne à cœur, en montrant quelques images de la grandeur humaine. Que ceux qui mettent leurs passions politiques avant le goût de la grandeur s'écartent de ce livre qui n'est pas fait pour eux.

déclare-t-il après la remise du prix Goncourt. « Jouer sur un jeu plus grand que soi », fait-il dire au Garin des *Conquérants*, cesser d'être un individu pour être enfin un homme transcédé, devenir un «grand» homme au sens hégélien de l'expression, tel le « grand

³⁵ Cf. Philippe Lejeune, *Le Pacte autobiographique*, Seuil, coll. "Poétique", 1975.

³⁶ Olivier Todd estime essentielle à la compréhension de Malraux cette idée exprimée dans *La Condition humaine* (*op. cit.*, p. 139).

³⁷ Roger Stéphane, *Le Malraux de 1940*.

Charles », un homme historique, en transformant sa vie faite d'anecdotes en destin historique.

«Miserable petit tas de secrets»; la postérité de cette formule m'exaspère, tant nous savons qu'elle n'a pour objet que de réduire Malraux qui, au contraire, se confond absolument avec ce qu'il écrivit et fit. Une citation tronquée pour déconsidérer³⁸.

À sa manière, Jean d'Ormesson ne dit pas autre chose : « Malraux est un grand écrivain parce que le monde, tout à coup, s'est mis à ressembler à ses livres. ³⁹ »

Alors Malraux, « fervent des hautes destinées⁴⁰ », ne fait-il qu'inventer ? Part-il de ses propres observations ? S'y tient-il fidèlement ?

2. Le Shanghai de *La Condition humaine* : un authentique témoignage ?

La Condition humaine, Shanghai 1927. Comment Malraux connaît-il la ville chinoise de ces années folles ? Y a-t-il voyagé ? A-t-il parcouru les concessions étrangères qui découpent tous les grands ports de la côte chinoise depuis 1842 ? Quelles sont ses sources, sa documentation, les témoignages, récits ou expériences qui nourrissent sa connaissance du «Paris de l'Orient» ? Sans doute les reportages d'Albert Londres⁴¹, d'Andrée Viollis sur la bataille sino-japonaise de 1932⁴², ou de son ami reporter Georges Manue, les journaux, les actualités Pathé... toutes ces informations ne procurant qu'une

³⁸ *Ibid.*

³⁹ *Autour d'André Malraux* - 23 novembre 1996.

⁴⁰ Selon une expression de Charles de Gaulle à son endroit (*Mémoires d'espoir - Le Renouveau*. Paris, Plon, 1970).

⁴¹ *La Chine en folie*, 1922, coll. « Motifs », Le serpent à plumes, 1997, et *La Guerre à Shanghai*, 1932, coll. « Arléa Poche », Arléa, 2008.

⁴² Andrée Viollis, *Changhaï et le destin de la Chine*, Éditions R.-A. Corrêa, 1933, p. 90.

connaissance indirecte de Shanghai. Malraux s'en contente-t-il ? Est-ce suffisant ? Il semblerait que deux voyages le mènent jusqu'en Chine avant 1933⁴³ :

- le premier, au moins à Canton, en 1925, avec Clara : de retour en Indochine après l'épisode épique d'Angkor et du fameux procès cambodgien pour le pillage d'un temple khmer (juillet-octobre 1924), Malraux s'engage davantage dans la lutte anti-coloniale ; il s'affirme même « chef du Kuomintang en Cochinchine⁴⁴ » et tente une incursion vers Hong Kong et Canton⁴⁵. Malraux s'y est rendu à bord d'un bateau qui emmenait des ouvriers annamites chargés de briser la grève à Hong Kong. Son objectif avoué ? Trouver des caractères d'imprimerie pour le journal *L'Indochine* dont il est rédacteur en chef et dont la principale source de financement est le Kuomintang chinois, pour lequel son ami Paul Monin effectuera réellement de courtes missions. L'écrivain-diplomate Paul Morand, en route vers Bangkok, se souvient avoir vu cet été-là Malraux de retour de Canton⁴⁶. Cette même année, celle de la mort de Sun Yat-sen, ont lieu en Chine les premières répressions sociales et l'épisode des monumentales grèves ouvrières de Hong Kong et Canton. Pendant que Zhou En Lai et Deng Xiao Ping, étudiants à Paris, protestent contre la terrible répression de Shanghai, Malraux a-t-il assisté à tout cela ? Sont-ce ses observations d'alors qui lui permettront d'affirmer comme témoignage souffrant, après la remise

⁴³ Il y aura en fait un troisième voyage, mais beaucoup plus tard, en 1965, pour rencontrer Mao Zedong. Mais cette escale chinoise avant le Japon, ne figure aucun passage à Shanghai, et, bien postérieur aux événements qui font le décor de *La Condition humaine*, ne nous intéresse pas ici.

⁴⁴ Information confirmée à plusieurs reprises, encore par Roger Faligot et Rémi Kauffer, *Du nouveau sur Malraux, la Chine & le Komintern*.

⁴⁵ Le très méticuleux *Dictionnaire biographique des personnalités contemporaines internationales* (Dangdai Guoji renwu cidian), réalisé en 1980 à partir des archives du bureau spécial du PCC et du ministère des affaires étrangères, signale à l'article «MALRAUX» qu'en 1925, celui-ci «a séjourné à Canton» (cité par Roger Faligot et Rémi Kauffer, *op. cit.*).

⁴⁶ *Ibid.*

du prix Goncourt : « Ayant rencontré dans ma vie [la grandeur humaine] dans les rangs des communistes chinois écrasés, assassinés, jetés vivants dans les chaudières, et détruits de toutes façons, c'est pour ces morts que j'écris⁴⁷ » ?

- Le second voyage en Chine connu a lieu en août-septembre 1931, lors d'un long tour du monde comme directeur de collection (*Les Photographes nouveaux*, puis *Les Peintres nouveaux*) pour Gaston Gallimard, toujours avec Clara : Hong Kong, Canton, Hangzhou, Shanghai, Pékin... Quatre années après le massacre de Shanghai raconté dans *La Condition humaine*, alors que Tchang Kai-Shek et les nationalistes dominant la Chine, et que, presque seuls, une poignée de communistes chinois résistent encore dans le Jiangxi derrière le jeune Mao Zedong, Clara et André poussent donc jusqu'à Shanghai. La mémoire des massacres, répressions, oppressions devait y être encore très fraîche ; les stigmates y être encore nombreux. Ils résident à l'hôtel Astor House, sur la façade duquel des impacts de balles des combats de mars 1927 sont visibles comme encore aujourd'hui. Aucune preuve qu'ils aient séjourné suffisamment longtemps, si ce n'est le bon sens : comment prétendre à un tour du monde comme directeur littéraire sans passer par la « Perle de l'Asie » à son apogée, là où Joseph Kessel (1919), John Dewey (1919) et Bertrand Russell (1920), Albert Einstein (1920 et 1923), Rabindranath Tagore (1924 et 1929), Mary Pickford et Douglas Fairbanks (1929), puis Charlie Chaplin (1931 et 1936), Edgar Snow (1927-1932), George Bernard Shaw (1933) et Pearl S. Buck (1933), Guglielmo Marconi (1933), notamment, ont posé leurs valises ? Clara Malraux raconte que c'est lors de ce séjour à Shanghai que l'écrivain a trouvé le

⁴⁷ Images Pathé 1933, archives INA, 1975 <<http://www.ina.fr/art-et-culture/litterature/video/I00015906/andre-malraux-recoit-leprix-goncourt-en-1933.fr.htm>>.

titre de son ouvrage, et qu'il en a commencé fiévreusement la rédaction⁴⁸. Mais une seule source, trop peu d'informations, de confirmations, aucune certitude.

En octobre de la même année, ils débarquent à Kobé, au Japon – lieu de l'ultime scène de *La Condition humaine*.

Ainsi, nous rejoignons Sun Weihong, lorsqu'il affirme que « quelques jours à Hongkong, des contacts limités avec des Chinois d'outre-mer, et la lecture de quelques livres sur la Chine ne suffisent évidemment pas pour décrire de manière vivante un voyage en Chine et pour bien interpréter la culture chinoise.⁴⁹ » Une meilleure source semble donc l'étude du texte même de *La Condition humaine*, qui nous renseigne sur un point : contrairement à ce qu'affirment certains critiques, cette connaissance du Shanghai de l'époque n'est pas superficielle. Mieux : elle ne peut pas n'être que livresque. C'est bien plus qu'une connaissance ; c'en est une intime compréhension. Le climat, l'ambiance, la ville, les atmosphères des lieux si propres à Shanghai dépeints dans l'ouvrage respirent l'authenticité⁵⁰. C'est plus encore du « senti », « ressenti » que du « compris » ; c'est-à-dire du « compris de l'intérieur ». Cela semble vécu, ou tout proche : « L'artiste n'est pas celui qui crée : c'est celui qui sent.⁵¹ » Les références aux rues, aux monuments, aux espaces, les personnages symptomatiques d'une époque et d'un lieu, une typologie du colon expatrié et de ses spécificités shanghaiennes – aventurier ou entrepreneur, âme perdue ou conquérante, dans une ville internationale, métissée, pétrie d'enjeux politiques et baignée de culture chinoise ancestrale... Tout sonne juste, est

⁴⁸ <[http://www.gallimard.fr/Footer/Ressources/Entretiens-et-documents/Histoire-d-un-livre-La-Condition-humaine-d-Andre-Malraux/\(source\)/184305](http://www.gallimard.fr/Footer/Ressources/Entretiens-et-documents/Histoire-d-un-livre-La-Condition-humaine-d-Andre-Malraux/(source)/184305)>.

⁴⁹ Sun Weihong, *op. cit.*

⁵⁰ Lire la profonde analyse d'Yves Moraud à ce sujet : « La Chine dans *La Condition humaine* : une esthétique du mystère », actes du colloque international de Pékin, 18-19-20 avril 2005.

⁵¹ *Malraux, André, Œuvres Complètes*, t. I, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », Paris, 1996, p. 66.

correct, est incroyablement vrai. Malraux joue avec les événements historiques dont il a été informé par les journaux, bien renseigné par ses relations communistes⁵², par la diplomatie et les services d'espionnage. Il travaille à l'exactitude chronologique des faits révolutionnaires Komintern/Kuomintang⁵³ – et il arrange à sa façon (comme le dénoncera Trotski lui-même) l'acte révolutionnaire : pur héroïsme individuel chez Malraux plutôt que soulèvement populaire dans la réalité. On l'a compris, il y a là invention, déformation au profit du romanesque, de la littérature. Mais celles-ci sont mêlées à une intime connaissance des événements et de la chronologie de mars et avril 1927⁵⁴ et des terribles exactions commises⁵⁵ dont l'authenticité est avérée : « une tragédie de notre temps que [Malraux] a eu le privilège funeste de vivre, qui l'a marqué pour toujours » constate Joseph Kessel, pas réputé crédule⁵⁶ :

L'homme qui a écrit *La Condition humaine* a vécu ces insurrections, ces conciliabules secrets, tumultueux et lourds, ces massacres à froid, ces tortures barbares. Il a connu les désespérés, les rebelles, les bourreaux, les victimes, les obsédés, les fantoques et les fantômes que son livre restitue avec un frémissement tenace et sauvage.

Qui pourra alors affirmer que ce mélange réalité/fiction n'est pas intentionnel et lucide ? Manifestement, il n'y a pas là défaut de l'auteur, ni ignorance, ni incapacité à la précision, ni incompréhension, mais choix, création volontaire de l'artiste. Malraux n'est en rien historien ; le récit historique qui exige l'exactitude et l'impartialité depuis Hérodote et Thucydide ne l'intéresse pas plus que ne l'intéresseront les ordonnancements

⁵² « Parmi les sources documentaires de *La Condition humaine*, Gérard Roche, dans son étude *Malraux et Trotsky*, fait apparaître les textes de *l'Opposition trotskyste* que dirige le fondateur historique du PC chinois, Chen Duxiu » (Roger Faligot et Rémi Kauffer, *op. cit.*).

⁵³ Notamment p. 23, 26, 48, 112-113, 136, 156, 320...

⁵⁴ Outre le déroulé chronologique de l'ouvrage, notamment p. 79, 88, 89, 90, 211, 213, 214.

⁵⁵ Par exemple p. 29 ; p. 290.

⁵⁶ Joseph Kessel : « André Malraux : *La Condition humaine* », *Gringoire*, 21 juillet 1933.

chronologiques, ni l'histoire de l'art. « Je suis contre la chronologie [...]. Je crois que la chronologie n'est pas la vérité⁵⁷ ».

Aussi, l'impression dominante pour le lecteur qui vit ou a vécu à Shanghai à la découverte de *La Condition humaine*, c'est la parfaite maîtrise, ré-incarnation du souffle shanghaien à travers les mots de Malraux. C'est en regardant le texte de près que nous pouvons affirmer : Malraux n'a jamais été aussi peu mythomane, ni imprécis, ni inventeur, mais témoin. Il n'a jamais aussi peu trahi les éléments à sa disposition, que lors de l'écriture de *La Condition humaine*.

3. Le Shanghai de *La Condition humaine* à l'épreuve du texte

« La plus grande ville de Chine » et « les millions de vie » (13), l'opium (335), les gangsters et la prostitution forment un décor attendu ; les « maisons aux toits à cornes », les « ruelles aux lanternes » et les « illustres cyprins chinois », presque un cliché ; l'église russe, l'odeur de camphre, les sirènes de bateaux sur le fleuve, une juste ambiance. La topographie de la ville, Malraux a pu la découvrir à travers un plan urbain d'époque – mais avec une cohérence à ce point remarquable, qu'aujourd'hui nous pouvons tracer sur une carte actuelle les exacts trajets des protagonistes⁵⁸. L'*avenue des Deux républiques* (actuelle Renmin lu) qui marque la limite entre la ville chinoise et les concessions internationales (16), le *quai de France* au sud du *Bund*, *Nankin road* (231), il a pu les observer sur un plan. Le *Cercle français*, construit en 1926, (223) et les incontournables

⁵⁷ À propos des *Antimémoires*, entretien avec Pierre de Boisdeffre, France Culture, septembre 1967.

⁵⁸ Cf. Christian Henriot et Isabelle Durand, *The general geography of Man's Fate* (A. Malraux), Virtual Shanghai, Lyon 2008 (<<http://www.virtualshanghai.net/Maps/eAtlas?ID=452>>).

Shanghai club (164) et *Astor house hotel* (214)⁵⁹, sont connus de tous, de même que la description de la voiture de Tchang Kai-Shek (235), les trains blindés (122-131), la Chambre de Commerce française (79), le bâtiment de la police française (80). L'académie militaire de Whampoa (100) est un élément historique, comme les grèves de Hankou dont la réputation est alors parvenue en Europe⁶⁰. Mais quelle maîtrise intellectuelle de la part de l'auteur sur des faits contemporains ! Et la mention de *Grosvenor house* est déjà plus étonnante (161). Les quartiers d'usine de Zhabei (merci Albert Londres ?) et du Pudong de l'époque, voilà qui est encore plus pointu pour quelqu'un qui ne connaîtrait pas la ville (25). La ruelle des marchands d'animaux, dont la parfaite situation est encore vérifiable aujourd'hui : « première de la Cité chinoise » (41). Enfin, l'ambiance bar-jazz, le multiculturalisme⁶¹, les bas-fonds et le « milieu » (245-248), la prostitution des femmes précisément de nationalités philippine et russe (30-32), la vanité du monde à part des expatriés français ou internationaux – la scène et les dialogues du club *Black Cat* à cet égard sont saisissants de vérité intemporelle – les grillons (60), le mah-jong et les maisons de jeu (15 et 237-244), le merle dans sa cage dorée (211), les postures singulières des chinois (42, 183), les graines de tournesol crachées au sol par les boys chinois (17 et 257), les « nids de fils télégraphiques » (17) toujours visibles au XXI^e siècle... Tout comme ce détail frappant de l'étranger qui croit avoir déniché la poule aux œufs d'or en faisant du commerce de comestibles (161), filon toujours valable aujourd'hui pour faire fortune en Chine ! Shanghai est une cité qui ne peut être imaginée ; elle se vibre. Le Shanghai éternel

⁵⁹ Sans jamais y être descendu, Jules Verne mentionne déjà l'hôtel Astor dans *Les Tribulations d'un chinois en Chine* (1879) : prouesse inégalable.

⁶⁰ On peut déjà lire une description d'Hankou dans *Les Tribulations d'un chinois en Chine* de Jules Verne (1879).

⁶¹ Tous les personnages principaux du roman sont métissés ; p. 31, 48, 52, 248, par exemple.

ne s'invente pas, il se vit ; le même hier et aujourd'hui. Tout cela, Malraux ne peut l'inventer et tomber juste, avec tant de sensibilité, sans en avoir vécu la réalité prégnante.

Shanghai... son fleuve... le labyrinthe chinois et les concessions européennes... le mélange des races et des appétits de l'univers entier... le creuset fumeux, fiévreux, fangeux, sanglant d'un nouveau monde... les révoltes qui grondent et qu'on étouffe... l'éternité chinoise heurtée aux fanatiques de Moscou... Un ciel jaune, des foules jaunes, une épouvante jaune.

écrivra encore Joseph Kessel, ébloui, à propos de *La Condition humaine* – lui qui a fréquenté le Shanghai de cette époque⁶².

Quant aux personnages de *La Condition humaine*, ils n'ont qu'une fonction relative pour l'auteur :

L'autonomie des personnages, le vocabulaire particulier donné à chacun, sont de puissants moyens d'action romanesque, non des nécessités. Ils sont plus marqués dans *Autant en emporte le vent* que dans *Les Possédés*, nuls dans *Adolphe*. Je ne crois pas vrai que le romancier doive créer des personnages ; il doit créer un monde cohérent et particulier, comme tout autre artiste. Non faire concurrence à l'état-civil, mais faire concurrence à la réalité qui lui est imposée, celle de «la vie», tantôt en semblant s'y soumettre et tantôt en la transformant, pour rivaliser avec elle⁶³,

mais on découvre, grâce aux récents travaux de Roger Faligot et Rémi Kauffer⁶⁴, que eux aussi sont marqués par une réalité qui enrichit la fiction et la baigne d'une atmosphère réaliste. Si, dans l'œuvre de Malraux,

les personnages paraissent comme des figurants dont le rôle est de renforcer l'atmosphère et la cohérence de la scène. L'identité ne leur est attribuée qu'ultérieurement, ils sont soumis à la situation, à l'intensité et à l'unité de l'action⁶⁵.

⁶² Joseph Kessel (*op. cit.*).

⁶³ André Malraux, *Annotation en marge du Malraux par lui-même de Gaétan Picon*, Seuil, 1953.

⁶⁴ Roger Faligot et Rémi Kauffer, "As-tu vu Cremet?" (Fayard, 1991) et *L'Hermine rouge de Shanghai*, éditions Les Portes du large, 2005.

⁶⁵ Dana Polakovicová, *Esthétique et techniques du cinéma expressionniste dans la condition humaine*, Masaryk University Brno, 2008.

alors le but est atteint. Car, s'ils sont romanesques, les héros trouvent leur source dans des acteurs de l'Histoire chinoise bien réelle, qui marquent le récit du sceau de l'authenticité.

Kyo figure-t-il Zhou En Lai, effectivement meneur durant l'insurrection shanghaienne de 1927 ? Dans les *Antimémoires*, Malraux, rapportant la visite qu'il lui fit en 1965, nota seulement : « Il sait comme moi qu'aux États-Unis on le tient pour l'original d'un de mes personnages de *La Condition humaine*. » Zhou En Lai comme Kyo sont de milieu bourgeois et de haute culture, formés au contact de l'Europe et du Japon, décidés à convertir en action leur idéologie. Mais Zhou En Lai était Chinois tandis que Kyo, fils d'un professeur français et d'une Japonaise, est un métis qui apparaît, par l'ambivalence même de son sang, comme ce héros révolutionnaire complet qui porte souvent la parole de l'auteur. Contrairement à Kyo, Zhou en Lai survit aux répressions anti-communistes. Aussi, le modèle fut plus vraisemblablement un proche du futur Premier ministre chinois :

Kyo Gisors est un personnage composite à partir de l'ami japonais Komatsu Kyo – le futur traducteur de *La Condition humaine* en japonais –, mais aussi de Qiu Qubai, ce chef communiste qui a lancé le soulèvement raté de 1927 à Shanghai avec Zhou Enlai et Gu Shunzhang, Kang Sheng, les patrons des départements insurrectionnels, les commandos Tchou – cités dans le roman – qui travaillèrent avec Cremet.

Jean Cremet, militant communiste de la première heure, breton qui a rencontré Lénine puis Staline, agent des services soviétiques en disgrâce après l'exclusion de Trotski, est envoyé à Shanghai comme l'un des principaux responsables du Komintern pour l'Extrême-Orient. Il y travaille avec les mouvements communistes locaux, entre autres ceux de Zhou En Lai et Deng Xiaoping, avant d'alimenter en armes les maquis de Mao Zedong dans le Guangxi ; toute son aventure inspire bien des aspects de *La Condition humaine*. Une personnalité haute en couleurs, rencontrée par Malraux en Indochine où il est conseiller de Hô Chi Minh, peut-être cachée et évadée grâce au jeune intellectuel

français, et qu'il retrouvera dans l'action anti-franquiste de l'escadrille *España*. De nombreuses facettes de sa vie rocambolesque ont été utilisées pour le récit, si romanesque et pourtant authentique !

Lorsque, en 1931, Clara et André Malraux résident à l'hôtel Astor, ils croisent le fameux espion Richard Sorge. Sorge a collaboré avec Cremet à Shanghai. Lors de leur retour en transmandchourien avec Cremet qu'ils dissimulent, ils font la connaissance de l'épouse anglaise du représentant de Ford en France – lui-même membre de l'*Intelligence Service*. Son épouse se prénomme May, comme l'héroïne de *La Condition Humaine* qui a beaucoup emprunté à Clara : comment n'y voir qu'une coïncidence ? C'est aussi le cas du chef du Komintern nommé Possoz dans le roman, qui rime avec Humbert-Droz, un des principaux amis de Cremet.

Parfois Malraux inverse des noms de personnages : Tang-Yen-Ta le trafiquant d'armes n'est autre que Deng Yanda, le dirigeant de gauche nationaliste. [...] Même effet inversé pour le marchand de «phonos» Lou-You-Shuen, dont l'arrière-boutique crasseuse sert à la réunion des chefs révolutionnaires: il tire son nom de Du Yuesheng, le «parrain» de Shanghai, chef de la société secrète, La Bande Verte. Un autre personnage attire l'attention : dans le manuscrit initial de *La Condition*, il s'appelle Dugay, le cheveu dégarni et les moustaches gauloises, ancien manoeuvre en usine, il a combattu en Belgique pendant la guerre 14-18 ; puis il a effectué une mission en Indochine puis s'est retrouvé à Shanghai... sa couverture ? Le magasin de phonos qu'il partage avec Lou-You-Shuen... Lorsque Chiang Kai-shek frappera, quand Katow et Kyo seront massacrés, il réussira à fuir et à disparaître. Ce Dugay ressemble comme un frère à Cremet... Mais, surprise, dans la version finale, Malraux a supprimé de son roman le personnage de Dugay pour le remplacer par celui du Belge Hemmelrich, l'homme à la «tête de boxeur crevé». S'agit-il d'une ultime pirouette pour mieux brouiller les pistes et protéger un ami en fuite ? Rebondissement lorsque paraît *L'Espoir* en 1937 : Dugay y figure, comme le premier Français à rallier Magnin (c'est-à-dire Malraux) sur le front de la guerre d'Espagne. Or, dans la réalité, Jean Cremet a effectivement rendu des services, en approvisionnement d'armes pour défendre la République espagnole...⁶⁶

Finalement, que manque-t-il à la précision malrucienne ? Des mentions du fameux *Bund* (appellation particulièrement anglophone ; est-ce pour cela que Malraux ne l'emploie pas ?), des références au champ de course, au célèbre lieu de jeu et de débauche

⁶⁶ Roger Faligot et Rémi Kauffer, *Du nouveau sur Malraux, la Chine & le Komintern*.

*Dà Shìjìe (Le Grand Monde)*⁶⁷, aux nombreux édifices religieux catholiques, bouddhistes, taoïstes, à l'université Aurore, à la présence marquée des jésuites... Mais si « *La Condition humaine* n'est pas un reportage sur la Chine⁶⁸ », l'objet du roman n'est certes pas non plus une visite touristique de Shanghai.

Les erreurs ou omissions liées à la langue chinoise, si porteuse de la civilisation de la Chine, sont plus problématiques. Ignorant totalement les langues orientales (en tous cas dans leur apprentissage académique)⁶⁹, il manque sans conteste à Malraux la connaissance de la langue chinoise⁷⁰, de ses multiplicités locales : le mandarin, mais aussi le shanghaien et autres modulations ethniques et déclinaisons régionales, surtout à l'époque d'une Chine pas encore linguistiquement unifiée pour la première fois de son histoire sous l'étendard du *putonghua*. « Cet homme qui avait du mal avec les langues étrangères⁷¹ » n'évoque que le « pékinois » (15).

Notons aussi que certaines descriptions semblent plutôt nourries de ses expériences indochinoises, que vécues en Chine. Nous pensons par exemple à l'accent prêté à Tchen lorsqu'il parle français : « Nong » (60-62) et « Bong » (130, 143-144), « ils le serong », « milliongs », la « distractiong » (149), « profong » (150), « Tong » (167), « garçong » (178)... qui ne sont pas des sonorités chinoises mais plus volontiers des tonalités cuivrées et métalliques cambodgiennes ou vietnamiennes. Erreur dont l'origine peut sans doute se

⁶⁷ Rendu mondialement célèbre par la reconstitution qu'en fera le réalisateur Joseph Von Sternberg dans son film *The Shanghai Gesture* (1941) d'après la description qu'il en avait lui-même faite après une visite sur place au tout début des années 1930.

⁶⁸ A. Malraux, Préface de *l'Irréel*, in *Ecrits sur l'art*, t. II, *Oeuvres complètes*, t. V, Paris, Gallimard, coll. « Bibl. de la Pléiade », 2004, p.365.

⁶⁹ Malraux n'a jamais étudié ni encore moins été diplômé d'aucune école de langues comme il/on l'a parfois laissé entendre. Cf. Olivier Todd, *op. cit.*

⁷⁰ « Rien ne prouve qu'il sache lire le chinois [...]; ses biographes, Jean Lacouture et Olivier Todd, ont tous deux mentionné dans leurs ouvrages que le grand orateur semblait préférer se contenter d'écouter lorsqu'il était en présence d'un sinologue. » (SUN Weihong : « La Chine chez Malraux. De *La Tentation de l'Occident* aux *Antimémoires* », *Présence d'André Malraux*, n^{os} 5-6, printemps 2006 : « Malraux et la Chine », actes du colloque international de Pékin, 18-19-20 avril 2005, p. 107-115.

⁷¹ Régis Debray, *op. cit.*

trouver dans le fait que le personnage de Tchen doit beaucoup, selon Clara Malraux, « à un nommé Hin, montagnard du centre de l'Annam », que Malraux connut à Saïgon en 1925. Sa véritable expérience n'est-elle ainsi qu'indochinoise ? Plaque-t-il son vécu en Indochine sur une Chine fantasmée ? On peut parfois le croire, ainsi également lorsqu'il évoque « la grande pluie de Chine, furieuse, précipitée » (24) ; « L'eau [était] aussi présente que l'air » (35) – climat tout de même peu présent à Shanghai. Des vestiges de *La Voie Royale* ?

Toutes ces questions ne sont-elles que formelles, esthétiques ? Après tout, ce qui a été célébré dans *La Condition humaine* n'est pas le réalisme des descriptions, ni la qualité informative du texte, ni ses éléments propres à nous renseigner sur la culture chinoise, ni même la compréhension de la révolution communiste. Ce qui a attiré et attire encore, c'est la profondeur des idées véhiculées ; le roman a une valeur psychologique, métaphysique, philosophique. Quelle importance l'authenticité que nous cherchons à prouver a-t-elle ? Il y a importance, car c'est dans ce cadre connu, senti, vécu, que Malraux va puiser sa pensée. C'est en Asie, en Chine, à Shanghai, et pas ailleurs, qu'il va « faire son marché des valeurs », fonder son engagement anticolonial, antifasciste, anticommuniste, peut-être anti tout, et construire sa foi en la fraternité des hommes.

4. *La Condition humaine*, leçon chinoise de fraternité.

4.1. *La Condition humaine* : Shanghai comme nécessité, non comme accident

Le Shanghai de la fin des années 1920 nous semble donc fidèlement restitué. Pour l'écrivain, cependant, seul le «fond» compte : « Le cadre n'est naturellement pas

fondamental », écrit Malraux en 1934 à Gaëtan Picon qui venait de publier une étude sur *La Condition humaine*⁷².

Chaque tableau, peint avec la plus grande minutie, est d'une puissante vérité atmosphérique, psychologique, et historique ; mais pour Malraux, fasciné par Rembrandt, l'essentiel est ailleurs⁷³.

« *La Condition humaine* ne peut pas être considérée comme un roman qui dépeint l'histoire chinoise et le destin des Chinois », conclut Sun Weihong.

Malraux n'est pas un écrivain qui s'intéresse vraiment à l'histoire et la culture chinoises, qui s'intéresse vraiment à la vie, au destin des Chinois sur cette terre appelée la Chine. En d'autres termes, la Chine n'est pas objet de son émotion et de ses sentiments⁷⁴.

« Ce type de Shanghai a cessé d'être chinois » insiste Malraux lui-même⁷⁵, résumant ainsi le caractère universel de son propos.

Pourtant, même si « ce qui s'est passé à Shanghai ne s'est pas appelé *La Condition chinoise* ou *La Condition marxiste* mais *La Condition humaine* », comme le souligne Régis Debray⁷⁶, le cadre choisi par l'écrivain est-il seulement anecdotique ? Ne doit-on pas plutôt voir naître dans cette Chine en ébullition, en route vers l'Histoire contemporaine, où « rien de ce qui fut détruit n'a été remplacé⁷⁷ », qui refuse désormais l'humiliation et entame un processus de désindividualisation nietzschéenne au moins autant que marxiste, le substrat même de la pensée malrucienne, en en faisant même une *pensée shanghaienne* ? C'est en Chine, dès 1925, au cours d'un banquet du Kuomintang que, comme l'écrit Clara, « André prit conscience de ce qu'un ensemble

⁷² André Malraux, in *Oeuvres complètes*, t. I, Paris, Gallimard, coll. « Bibl. de la Pléiade », 1989, p. 1273.

⁷³ Yves Moraud, *op. cit.*

⁷⁴ SUN Weihong, *ibid.*

⁷⁵ Malraux, « lettre à Edmond Jaloux », le 7 janvier 1934, in Christiane Moatti, *La Condition humaine d'André Malraux, poétique du roman d'après l'étude du manuscrit*, Lettres Modernes, 1983, p. 42.

⁷⁶ *L'actualité d'un revenant, Espoir* n° 111, 1997.

⁷⁷ A. Malraux, *La Tentation de l'Occident, op.cit.*, p. 106.

d'hommes n'est pas la somme des individus qui le composent mais un élément nouveau qui les dépasse⁷⁸ ».

Les circonstances importent peu, dans cette rencontre, c'est la vision qui en ressort, chez Malraux, qui va compter pour lui et pour toute sa vie. C'est une révolte contre le mépris des dominateurs envers les colonisés, contre la force myope qu'on cherche à imposer comme solution de tout, contre la répression bornée de toute manifestation de liberté, de protestation, de contestation. C'est une expérience décisive en ce sens qu'elle commence alors et ne s'arrêtera plus jamais,

écrit Paul-Marie de La Gorce⁷⁹. Ainsi, contre Tian Qingsheng, nous ne pensons pas que « le cadre historique est secondaire par rapport à l'autre face du roman : le destin humain⁸⁰ », mais que les deux sont intimement liés. Yinde Zhang parle de Shanghai comme d'une « isotopie »,

ville bouillonnante [qui] devient le lieu d'une spéculation romanesque, où la révolution propulse les personnages sur les chemins de l'aventure qui se croisent et se séparent. La richesse et la densité de l'espace malrucien se diffracte dans [un] triptyque chinois, révélant une représentation en miroir⁸¹.

Cette ville et ce pays, cette culture de l'Asie chinoise et indochinoise, semblent donc le lieu de naissance de l'écrivain et de l'homme Malraux, de son souci social, de son engagement intellectuel : toute sa pensée vient de là-bas.

4.2. Le Shanghai de *La Condition humaine* : au cœur de toute la pensée de Malraux

On connaît les thèmes favoris de Malraux : l'Histoire, le destin, l'action-révolution, l'art, le spirituel, la dignité de l'Homme, son amour fasciné des chats. Les exégètes

⁷⁸ Cité par Jean Lacouture, *op. cit.*

⁷⁹ *De Gaulle-Malraux: retour vers la grandeur, Espoir*, n° 111, 1997.

⁸⁰ TIAN Qingsheng : « *La Condition humaine* ou le tragique du solitaire », *Présence d'André Malraux*, n°s 5-6, printemps 2006 : « Malraux et la Chine », actes du colloque international de Pékin, 18-19-20 avril 2005, p. 67-79.

⁸¹ Yinde Zhang, *op. cit.*

malruiciens ont beaucoup écrit là-dessus. Pour Malraux, tous ces thèmes sont nés à l'écriture avec la Chine, profondément enracinés dans *La Condition humaine*. Une esthétique et une métaphysique du mystère, de l'ombre, « dont la Chine – et plus précisément Shanghai – est à la fois l'inspiratrice, le support et le produit », écrit Yves Moraud. Shanghai n'est-elle pas « la figuration romanesque de l'univers intérieur d'un homme qui, à travers paysages, personnages, situations, atmosphère, met en scène ses angoisses, ses contradictions, ses attentes, et leur cherche une issue⁸² » ?

Petit tour d'horizon :

- Le **chat**, animal totem dès les tout premiers *textes farfelus* jusqu'à la fin à Verrières-le-Buisson, dont l'omniprésence discrète dans le roman témoigne de la fascination exercée sur Malraux : depuis l'incipit (l'animal qui s'enfuit), jusqu'au nom du club de jazz *Black Cat* – pure invention. Et dans bien d'autres passages, par exemple : « Ferral aimait les animaux, comme tous ceux dont l'orgueil est trop grand pour s'accommoder des hommes ; les chats surtout » (118).
- **Destin** et antidestin. Le destin qu'est tout homme, et singulièrement le destin historique (cette Chine qui, par les événements évoqués dans *La Condition humaine*, « entre dans l'Histoire » ; cette Histoire que Malraux a traversée, embrassée plus que tout autre⁸³). Son propre destin, sur lequel il n'a de cesse de s'interroger, d'abord en jeune dandy, puis en écrivain, puis en individu engagé dans l'action, puis en homme.

⁸² Yves Moraud, *op. cit.*

⁸³ Voir à ce sujet Jorge Semprun, *Rupture et continuité dans l'engagement de Malraux, Espoir*, n° 111 (1997).

N'était-ce pas le Destin même, cette force qui les poussait vers le fond de l'avenue où l'arc allumé d'enseignes à peine visibles devant les ténèbres du fleuve semblait les portes même de la mort ? » (p. 234) ;

Cette boule dont le mouvement allait faiblir était un destin, et d'abord son destin. (p. 241)

Avec éloquence, *Man's fate* a été donné comme titre à la version en langue anglaise (avant *Storm in Shanghai*, et *Man's Estate*). Omniprésence du thème dans le texte primé au Goncourt 1933 ; Trotski lui-même ne s'y est pas trompé : ce livre « pose les grands problèmes de la destinée humaine⁸⁴ » écrira-t-il, mi-déçu, mi-fasciné. Le destin des destins qu'est la Mort, la conscience heideggérienne d'être mortel, *être-pour-la-mort*, conscience pascalienne, obsessionnelle, « exister contre le poids énorme du destin⁸⁵ ». Ici, « l'être-pour-la-mort, homme ou pays, a pour devenir un être-contre-la-mort⁸⁶ ».

- Le **mystique**, le transcendant, le spirituel, l'« agnosticisme religieux », la divinisation de l'homme, ancrés dans l'univers chinois avant l'Inde plus fascinante à cet égard, à l'instar de Gisors en miroir de la formule pascalienne « L'homme passe l'homme » :

L'homme a envie d'être plus qu'homme, dans un monde d'hommes. Echapper à la condition humaine, vous disais-je. Non pas puissant : tout-puissant. La maladie chimérique, dont la volonté de puissance n'est que la justification intellectuelle, c'est la volonté de déité : tout homme rêve d'être dieu. (229)

et la sphère de l'acte terroriste dont l'approche terrible dans l'ouvrage, d'une extraordinaire acuité, pourrait nous renseigner sur les actes terroristes d'aujourd'hui comme de tout temps, mieux qu'aucun discours politique :

⁸⁴ Lettre de L. Trotski à Mr Fadiman, 9 novembre 1933.

⁸⁵ Conférence de l'U.N.E.S.C.O.

⁸⁶ Discours de clôture du colloque «De Gaulle et Malraux», Institut Charles de Gaulle, 14, 15 et 16 novembre 1986.

Tu veux faire du terrorisme une espèce de religion ? [Tchen] – Pas une religion. Le sens de la vie. La... la possession complète de soi-même. (185) ;

Il fallait que le terrorisme devînt une mystique. (233).

Malraux, un homme « fou de hauteur », de verticalité : la métaphysique, l'héroïsme... « L'homme ne devient homme que dans la poursuite de sa part la plus haute.⁸⁷ »

- L'**action** – *praxis* révolutionnaire ou non. Agir, toujours agir ; une vie réduite aux actes que l'on pose plus qu'aux idées qu'on lance. Action solitaire ou action collective.

L'acte, l'acte seul justifie la vie et satisfait l'homme blanc. (229) ;

Sans doute les hommes ne valaient-ils que par ce qu'ils avaient transformé. (330).

C'est d'ailleurs un des points qui unissent le mieux Malraux à de Gaulle. Se souvient-on de cette phrase du *Faust* de Goethe en exergue du premier chapitre du *Fil de l'épée* : « Au commencement était le Verbe ? Non ! Au commencement était l'Action » ? Une phrase qui pourrait être assurément la devise de Malraux.

- L'**art**, antidestin majeur : « Il faut introduire les moyens de l'art dans la vie, mon b'bon, non pour en faire de l'art, ah ! Bon Dieu non ! Mais pour en faire davantage de la vie » (295), fait-il dire à Clappique avant qu'Henri Jeanson écrive pour Louis Jovet une de ses plus célèbres répliques d'*Entrée des artistes* (1938) : « Mettre de l'art dans sa vie et de la vie dans son art. » Et les œuvres chinoises ou d'art moderne en arrière-plan permanent : petit musée imaginaire à elles seules.

⁸⁷ Entretien *France inter*, avril 1979.

À l'instar des grandes œuvres de son Musée imaginaire, *La Condition humaine* confirme que, pour Malraux, le salut de l'homme, s'il dépend du combat qu'il mène contre l'histoire au nom de sa dignité et de son sens de la fraternité, repose davantage encore sur le mystère de la création poétique en laquelle il voit un exorcisme hallucinatoire du réel et de la mort⁸⁸.

- L'**existentialisme** avant l'heure, et tous ses concepts : universalité humaine de condition, facticité de l'homme, solitude⁸⁹, nausée⁹⁰, liberté, absurde⁹¹ ou mystère de la vie « sans Dieu ni Christ » (556), regard d'autrui⁹², existence vécue (conscience et projet)⁹³, angoisse (62-66)⁹⁴. Sartre est devancé dans sa lecture d'Husserl et Heidegger⁹⁵. Camus, moins malhonnête et plus en confraternité⁹⁶, reconnaîtra la primauté de Malraux, le « maître de sa jeunesse » dont, très tôt, il avait adapté au théâtre le *Temps du mépris*. Celui qui l'aidera à finir et publier

⁸⁸ Yves Moraud, *op. cit.*

⁸⁹ En octobre 1930, quand un collaborateur de la revue *Monde* interroge Malraux sur le rôle de l'écrivain, il répond que son devoir est « d'exprimer le sentiment tragique de la solitude » (Cité par Jean Lacouture, *op. cit.*, p. 146).

⁹⁰ « Tchen découvrait en lui, jusqu'à la nausée... (10) [...] et toujours cette sensation de mal de mer. » (11)

⁹¹ « Cette nuit, il semblait que leur activité n'eut aucun but » (234).

⁹² « Les hommes ne sont pas mes semblables, ils sont ceux qui me regardent et me jugent »; « Il lui fallait les yeux des autres pour se voir. » (232). Cf. TIAN Qingsheng : « *La Condition humaine* ou le tragique du solitaire », *Présence d'André Malraux*, n^{os} 5-6, printemps 2006 : « Malraux et la Chine », actes du colloque international de Pékin, 18-19-20 avril 2005, p. 67-79.

⁹³ « Aucun homme ne vit de nier la vie »; « Tout homme ressemble à sa douleur : qu'est-ce qui le fait souffrir ? » (45-46);

« Il entrait dans un monde où la vérité n'existait plus. Ce n'était ni vrai, ni faux, mais vécu » (247);

« Ma vie n'est pas dans le passé, elle est devant moi » (149);

« Un homme est la somme de ses actes, de ce qu'il a fait, de ce qu'il peut faire. Rien autre. » (229).

⁹⁴ [Tchen:] « un courant d'angoisse s'établissait entre le corps et lui jusqu'au fond de sa poitrine, jusqu'à son cœur convulsif » (12), « secoué par son angoisse » (13; et 150-151);

« Mon père pense que le fond de l'homme est l'angoisse, la conscience de sa propre fatalité » (151);

« Tout au fond, l'esprit ne pense l'homme que dans l'éternel, et la conscience de la vie ne peut être qu'angoisse. » (335);

« Le fond de l'homme est l'angoisse, la conscience de sa propre fatalité » (151);

« [Clappique] L'angoisse revenait. Il supportait plus facilement l'idée de la mort que son angoisse » (245);

« L'esprit ne pense l'homme que dans l'éternel, et la conscience de la vie ne peut être qu'angoisse » (335).

⁹⁵ « Tous les thèmes que Sartre, quinze ou vingt ans plus tard, acclimatera sous un plus lourd appareil, fulgurent déjà dans son œuvre, avec une étonnante précision », E. Mounier (*André Malraux ou l'impossible déchéance*, revue *Esprit*, octobre 1948).

⁹⁶ Cf. A. Malraux, A. Camus, *Correspondance* (Gallimard, 2016).

L'Etranger ; celui qui, à propos du prix Nobel de Littérature 1957, « aurait dû l'avoir ».

- Tout cela est présent dans *La Condition humaine*, et pleinement. Mais au fond, le thème qui domine l'œuvre de Malraux, particulièrement dans ce texte comme plus tard dans *l'Espoir*, c'est la **fraternité**. « Ce qu'il oppose à la fascination nihiliste de son époque » malmenée, « c'est la fraternité dont il recherche les traces » partout, souligne Philippe Barthelet⁹⁷. La véritable pensée malrucienne, dans sa profondeur, sa densité, sa richesse, c'est une pensée de la fraternité⁹⁸ – cette anthropophanie.

Il a semblé se contredire si souvent lui-même, ce fulgurant romancier retraité à trente-six ans, cet aventurier devenu protecteur des musées, cet internationaliste devenu patriote, cet anarchiste devenu gaulliste, ce révolutionnaire devenu ministre ? Quel paradoxe !⁹⁹

s'exclame avec raison Alain Peyrefitte ! Homme de paradoxes mais d'une seule et fidèle continuité : la fraternité. « Il en a fait l'unité en lui¹⁰⁰ ». Dans sa vie, « Malraux était quelqu'un qui suscitait la fraternité, qui élevait l'homme dans sa dignité¹⁰¹ », dit Paul Nothomb. Dans son action politique, (les « Maisons de la Culture » en seront un exemple public rayonnant), et dans ses écrits, de *La Condition humaine* aux *Noyers de l'Altenburg*¹⁰², c'est la fraternité virile qui anime Malraux, qui le fait agir, réfléchir, vibrer. C'est aussi ce qui fait aujourd'hui la vive actualité de l'œuvre malrucienne, et son universalité

⁹⁷ *La traversée du nihilisme, Espoir*, n° 111, 1997.

⁹⁸ DAO Vinh, *André Malraux ou la quête de la fraternité*, Genève, librairie Droz, 1991.

⁹⁹ *Hommage à André Malraux / Sénat : séance publique du 3 décembre 1996, Espoir*, n° 111, 1997.

¹⁰⁰ *Ibid.*

¹⁰¹ Paul Nothomb, revue *Présence d'André Malraux*, n° 1 (2001).

¹⁰² « Dernier roman de Malraux injustement méconnu (où la confrontation entre mort et fraternité atteint son maximum) », *Le Monde des livres*, 21 octobre 2016.

républicaine : la mise en avant inlassable de l'éternelle grande oubliée d'une République de liberté et d'égalité : la fraternité – et la dignité qu'elle suppose¹⁰³.

- Qu'appellez-vous la dignité? Ça ne veut rien dire !
- Le contraire de l'humiliation. (288).

Cette humiliation qu'il dit avoir ressentie de manière aiguë depuis sa tendre enfance, et qu'il va théoriser auprès des peuples humiliés de la Chine.

5. La Condition humaine : une pensée shanghaienne de la fraternité

C'est là que nous voulons en venir : bien avant l'Espagne de *L'Espoir* et la Résistance des *Noyers de l'Altenburg*, Malraux va emprunter les « chemins de la fraternité¹⁰⁴ » en Chine – et va faire de Shanghai la matrice de la Fraternité.

Dans son *Discours sur l'organisation des gardes nationales* du 5 décembre 1790, Robespierre invente la formule républicaine « Liberté, Egalité, Fraternité », avant que celle-ci ne soit adoptée comme devise nationale, notamment avec la II^e République (1848). Si l'Égalité a été le grand cheval de bataille de la révolution de 1789 (la nuit du 4 août), et mise en avant auprès de la sûreté et de la propriété dans la Constitution de 1793, la Liberté, elle, a été mieux défendue par la révolution américaine (malgré le paradoxe de la question esclavagiste). Quant à la Fraternité, elle culmine avec la devise imputée par les thermidoriens de 1794 aux partisans de la terreur : « la Fraternité ou la mort », « Sois mon frère ou je te tue¹⁰⁵ ». Puis elle est très vite reléguée au second plan, jusqu'à être abandonnée aujourd'hui. Si la Liberté est celle de l'individu, il lui faut pourtant, pour

¹⁰³ Le mot est présent dix fois dans l'ouvrage, affirme E. Mounier, *op. cit.*

¹⁰⁴ L'expression est d'Emmanuel Mounier, (« André Malraux ou l'impossible déchéance », revue *Esprit*, octobre 1948).

¹⁰⁵ Marcel David, *Fraternité et révolution française*, 1987, 350 p.

devenir et rester combattante, la Fraternité. Et si l'Égalité renvoie au souci individuel de ses droits à défendre, pour lui permettre d'advenir réellement et non rester une utopie ou un égalitarisme, il lui faut le sauve-conduit de la Fraternité. Car « le monde de la Liberté et de l'Égalité, est aussi le monde de la concurrence et de la liberté d'exprimer la dissension entre les personnes¹⁰⁶ », rappelle Marcel Gauchet. La Fraternité est l'horizon qui permet de dépasser les contradictions et les oppositions nécessairement en travail entre la Liberté et l'Égalité, sans les annuler. Elle est le supplément nécessaire qui manifeste le constat réaliste que Liberté et Égalité ne suffisent pas pour réaliser la meilleure des sociétés. « Le contraire de l'humiliation, mon gars, c'est pas l'égalité, c'est la fraternité.¹⁰⁷ » Seule la Fraternité vient rééquilibrer le souci du *vivre ensemble* contre l'individualisme.

Toute fraternité suppose d'appartenir à une fratrie, c'est-à-dire d'appartenir à une famille. Or, s'il y a frère ou sœur, c'est qu'il y a des parents. Qui sont-ils ici ? La patrie figure le père (« Allons enfants de la Patrie », *patria* signifiant en latin «terre des aïeux»). La France figure la mère (celle « des arts, des armes et des lois... » avec Du Bellay). Cette France est ainsi le père *et* la mère de la famille : la «mère patrie». La lecture de *La Condition humaine* nous révèle combien la fraternité et la patrie nous sont devenues étrangères. Car c'est dans la fraternité de l'action collective shanghaienne que la Chine moderne tente de se constituer en nation indépendante. Retrouver le sens de la Fraternité, c'est retrouver le sens de la famille (la nation), et de ses parents (la patrie). De la même manière qu'on ne choisit pas ses frères ni sa famille biologique, la famille nationale est une entité dans laquelle on n'a pas à choisir ceux qui la constituent.

¹⁰⁶ *L'idéal républicain: la Fraternité*, France culture, 9 novembre 2016.

¹⁰⁷ *L'Espoir*, Paris, Gallimard, 1995, p. 243.

«La seule querelle qui vaille est celle de l'homme». Cette affirmation gaullienne, Malraux aurait pu la signer. Pour l'un comme pour l'autre, la nation n'est pas un enfermement. La France n'est pas une ethnie. Elle est une aventure de civilisation sans cesse renouvelée. La France se dépasse dans une idée de l'homme, elle s'identifie depuis toujours au combat des hommes pour un modèle qui les exprime et les élève à la fois : la Gaule des citoyens romains, la France de la chrétienté royale et paysanne, la France des chevaliers et des moines, celle de l'honnête homme, celle des philosophes, celle des soldats de l'an II, celle des missionnaires catholiques et des hussards noirs de la République¹⁰⁸.

Fraternité nationale, républicaine. Fraternité plus large, celle, universelle, des Droits de tout homme¹⁰⁹, droits de tout âme : cette entreprise majeure de la civilisation qu'est « l'organisation de la fraternité¹¹⁰ ».

Lorsque la valeur suprême disparaît, il n'y a pas d'autres possibilités pour les hommes que de compenser sa disparition, non pas par une autre valeur suprême [...], mais dans ce qui est tout à fait différent des valeurs, à savoir la fraternité. Et c'est sur la fraternité que nous réussirons ou échouons. [...] La fraternité, c'est ce qui se passe quand il n'y a plus de valeurs.¹¹¹

Telle se veut la transvaluation malrucienne après la mort de Dieu et ses conséquences conceptualisées par Dostoïevski et Nietzsche. Et encore :

Avec lui, pas plus qu'avec de Gaulle, le plus haut patriotisme ne risque pas de s'opposer aux autres nations : au contraire, il leur parle le langage universel de la dignité humaine¹¹².

Depuis une trentaine d'années au moins, abandonnant la réalité de la vie fraternelle aux seuls qui conçoivent encore une sorte de famille aujourd'hui : les religieux et les francs-maçons, on a progressivement substitué au terme de Fraternité celui de *solidarité*. Les associations caritatives appellent à la solidarité (parfois à la charité), les hommes

¹⁰⁸ Alain Peyrefitte, *op. cit.*

¹⁰⁹ Nous ne connaissons par cœur (et n'enseignons) que le tout début de l'article 1 de la *Déclaration universelle des droits de l'homme* – alors qu'il souligne l'importance de la dignité, et se termine sur le mot fraternité : « Tous les êtres humains naissent libres et égaux en dignité et en droits. Ils sont doués de raison et de conscience et doivent agir les uns envers les autres dans un esprit de fraternité ».

¹¹⁰ «Message radiodiffusé aux peuples de l'Inde» (1958).

¹¹¹ Entretien France inter, avril 1979.

¹¹² Alain Peyrefitte, *op. cit.*

politiques aussi, au mieux, oubliant alors l'authenticité de la devise républicaine. Or, la Fraternité n'est pas la solidarité¹¹³. Elle n'est que le commencement, une étape vers la Fraternité. Cette solidarité généreuse, soucieuse de l'autre, mais anonyme, se définit dans le simple fait de consolider, solidifier, solidariser, mais pas de trouver une identité familiale dans le lien qui pourrait nous unir. La solidarité est une responsabilité mutuelle et réciproque, animale, même non affective, et qui aide «de l'extérieur» : au mieux une incarnation de l'idéal fraternel, tel l'État social. La Fraternité n'est pas non plus la charité, au fondement évangélique et inégalitaire. Tchen, Kyo, Katow et les autres, ne sont pas solidaires d'une cause qui parfois les dépasse ou les oublie : ils sont unis par le combat fraternel pour la dignité des hommes.

Il est donc urgent de revenir à cette pensée malrucienne de la Fraternité. La nation, définie comme « communauté de rêves » dans *La Tentation de l'Occident*, et la patrie, cette personne collective – notre identification à cet ensemble familial est encore très forte à l'époque de Malraux, portée par le tragique de l'Histoire : « être patriote », être prêt à se sacrifier pour la patrie, pour ses frères d'armes comme on est prêt à se sacrifier pour ses parents. Car la fraternité est d'abord exprimée chez Malraux sur le champ de bataille, au combat : « mourir pour la patrie ». « Sous la fraternité des armes » (130) : celle « qui correspond à un dépassement du moi par lui-même »¹¹⁴, et est l'unique obsession de Malraux, fil rouge de toute son œuvre. Contre l'indifférence, contre l'humiliation, la barbarie, face à la mort, pas de meilleur anti-destin que la fraternité dans l'humaine condition.

¹¹³ N'en déplaise à Mr Timmermans, solidarité et fraternité ne sont pas une et même chose (cf. émission *Bibliothèque Médicis*, Public Sénat octobre 2016).

¹¹⁴ Yves Moraud, *op. cit.*

Il est facile de mourir quand on ne meurt pas seul. Mort saturée de ce chevrottement fraternel [...] » (303) ;

Une étreinte immobile, comme d'une joue contre une joue – la seule chose en lui qui fût aussi forte que la mort. (58).

« L'échec [des héros] ne [les] voue pas à l'absurde, parce qu'ils auront rencontré, dans l'action révolutionnaire, la fraternité des hommes », analyse Jean Lacouture. Non pas la fraternité à laquelle une égalité obsessionnelle pourrait mener, celle déplorable et faussée du communisme égalitaire, vite rejeté par Malraux, mais cette « collectivité dont l'individu se nourrit¹¹⁵ » par « un épanouissement de fraternité¹¹⁶ ».

6. La Condition humaine : la fraternité shanghaienne contre le marxisme, vers l'anarchisme

Comprenons ainsi l'attrait de Malraux pour le communisme (comme chez Simone Weil par exemple) par son goût de l'action, de la fraternité et de la dignité qu'elle sauve, à une époque où ni le christianisme ni le patriotisme de 1789 n'assurent plus cette tâche (Simone Weil redécouvrira le christianisme, pas Malraux) :

Je pense que le communisme rendra la dignité possible pour ceux avec qui je combats. Ce qui est contre lui, en tout cas, les contraint à n'en pas avoir. (288) ;

Relié à lui par l'amitié absolue, sans réticences et sans examen, que donne seule la mort : [...] parmi tous ces frères dans l'ordre mendiant de la Révolution. (300-301)

« Malraux ne s'affirmait communiste que parce qu'il estimait (ou pariait) que “le communisme rend à l'individu sa fertilité”.¹¹⁷ »

¹¹⁵ Préface du *Temps du mépris*.

¹¹⁶ Simone Weil, *L'Enracinement*.

¹¹⁷ Préface du *Temps du mépris*.

L'adhésion à la doctrine de Lénine nous unissait comme la foi unit un ordre de moines soldats. Régnait entre nous un esprit de camaraderie inouï, une bonne humeur de tous les instants : au point que je ne puis m'empêcher, me remémorant ces heures passées, de penser que nous avons touché là un de ces très rares instants où la fraternité humaine, cette denrée si souvent frelatée, est autre chose qu'un mot, qu'un cache-misère.

explique Paul Nothomb¹¹⁸. Un attrait pour le communisme qui n'est donc pas, chez Malraux comme chez Nothomb, idéologique puisque, déjà dans *La Condition humaine*, Malraux manifeste sa distance avec le marxisme¹¹⁹:

Mais il y a dans le marxisme le sens d'une fatalité, et l'exaltation d'une volonté. Chaque fois que la fatalité passe avant la volonté, je me méfie (139).

avant de s'en écarter entièrement avec le pacte germano-soviétique de 1939.

Au jeune homme qui, fin août 1939, rue du Bac, le salue et l'interroge sur le pacte germano-soviétique, il répond par une autre interrogation : «Ça vous étonne ?»¹²⁰

Il ne s'en rapprochera jamais plus, et s'affichera même résolument anti-communiste. En écho à la formule de Bakounine : « Entre nous et les marxistes, il y a un abîme¹²¹ », il proclame : « Entre nous et les communistes, il n'y a rien ». Et, dans un discours du 22 septembre 1947 : « Il n'y a plus de démocratie possible que dans les pays où le parti communiste n'existe pas ».

« Rodant autour du marxisme, mais en vain », selon la belle expression de Jean Lacouture, Malraux n'a sans doute jamais été marxiste.

«Pour lutter plus efficacement contre le totalitarisme nazi, écrit à juste titre Janine Mossuz, il devient compagnon de route des communistes. Mais ce rapprochement ne signifie pas qu'André Malraux

¹¹⁸ Paul Nothomb, *Malraux en Espagne*, Paris, Phébus 1999, p. 110.

¹¹⁹ Voir l'analyse de HINA Horst, *Nietzsche und Marx bei Malraux*, Tübingen, Niemeyer 1970.

¹²⁰ Roger Stéphane, *op. cit.*

¹²¹ Bakounine, *Lettre à la rédaction de « La Liberté »*, 5 Octobre 1872

fait sienne l'idéologie marxiste. Son engagement est déterminé par l'enjeu du combat — la liberté mise en péril par le fascisme — non par la doctrine qui anime certains des combattants».¹²²

« [Paul Nothomb] distingue avec Malraux deux sortes de marxismes : “Ceux qui étaient des gens de l'action et puis les théoriciens”¹²³ ». Ainsi, l'auteur de *La Condition humaine*, comme son personnage Tchen, « ne pouvait vivre une idéologie qui ne se transforme immédiatement en actes ». « Malraux au sujet de l'orthodoxie communiste, il m'a fort dégrisé », témoigne encore Paul Nothomb¹²⁴. Il y a en effet chez Malraux une sorte de synthèse entre Nietzsche et Marx. S'il est attiré irrésistiblement par la révolution dans laquelle il croit fermement, et penche sans réserve vers l'« internationalisme »:

Nul doute que dans l'entreprise communiste il ait été sensible à sa dimension mondiale, à la tentative d'unir les hommes de toutes nations dans un combat commun, par-delà toutes les frontières, mettant en jeu le destin de l'Humanité elle-même. Ce n'est certainement pas chez lui une préoccupation secondaire ou passagère et ce n'est ni le comprendre ni servir sa mémoire que d'occulter, d'affadir ou de déformer ce moment de son itinéraire philosophique et politique¹²⁵,

rien d'autre ne l'attire dans le marxisme. « Contrairement aux marxistes, Malraux ne croit pas que le moteur de l'Histoire soit la lutte des classes.¹²⁶ » Dans ses romans, c'est toujours une élite qui fait la révolution et pas les grandes masses. C'est ce que Trotski lui a reproché au sujet de la Révolution évoquée dans *Les Conquérants* :

En qualité d'écrivain politique, M. Malraux est encore plus éloigné du prolétariat et de la révolution qu'il ne l'est en qualité d'artiste. [...]

¹²² Joseph Jurt cite Janine Mossuz, *André Malraux et le gaullisme*, Paris, Armand Colin, «Cahiers de la Fondation Nationale des Sciences Politiques, 177 » 1970, p. 246., in Paul Nothomb, compagnon de Malraux lors de la guerre civile d'Espagne, Université de Fribourg, 2011.

¹²³ Joseph Jurt, *op. cit.*

¹²⁴ Joseph Jurt, entretien avec Paul Nothomb du 25 mars 1990, Université de Fribourg-en-Brigau.

¹²⁵ Paul-Marie de La Gorce, *op. cit.*

¹²⁶ Jean-Claude Larrat, *op. cit.*

Ce que dit M. Malraux du marxisme est vraiment curieux. A l'entendre, la politique marxiste n'était pas applicable en Chine, le prolétariat chinois n'ayant pas encore, selon lui, de conscience de classe¹²⁷.

Aussi, très vite, la fraternité affichée des «camarades» de la nouvelle Union Soviétique laissera place aux querelles et dissensions internes Staline/Trotsky¹²⁸ :

Le marxisme n'est pas une doctrine, c'est une volonté ; [...] vous ne devez pas être marxistes pour avoir raison, mais pour vaincre sans vous trahir. (69).

« Ce dont je suis absolument sûr, c'est que c'est par la fraternité que passe la révolution. [...] Je ne conçois même pas une révolution sans fraternité.¹²⁹ » L'espoir révolutionnaire « mêlé à la fraternité physique¹³⁰ », c'est aussi ce qui révèle le goût de Malraux (sans doute celui aussi de Camus) pour l'anarchie : Tchen terroriste, et Tchen anarchiste (voir l'importance de la fraternité chez Elisée Reclus et Kropotkine, la *Fraternité internationale* de Bakounine, ou l'*Idéal anarchiste* de Ricardo Mella : « La liberté comme base, l'égalité comme moyen, la fraternité comme but »). Fraternité anarchiste plutôt que communiste : encore un élément qui semble plaider contre l'étiquette marxiste collée à Malraux. « Tout état social est une saloperie », fait-il dire à son personnage révolutionnaire Hong dans *Les Conquérants*¹³¹. Ainsi, même les événements anarchisants de Mai 1968, il les reçoit comme seulement une affirmation de la fraternité. C'est ce qui permet de comprendre son implication dans la Résistance¹³², « le souvenir de la plus profonde fraternité virile¹³³ », son engagement anti-franquiste puis

¹²⁷ Léon Trotsky, op. cit. Voir aussi note 6.

¹²⁸ Voir John Chan, *La tragédie de la Révolution chinoise de 1925-1927*, conférence donnée à l'école d'été du Parti de l'égalité socialiste à Ann Arbor dans le Michigan, en août 2007 (<https://www.wsws.org/francais/hiscul/2009/avr09/chin-a16.shtml>).

¹²⁹ Entretien avec Pierre de Boisdeffre, *France Inter*, 27/09/1967.

¹³⁰ Discours de septembre 1958 en Martinique.

¹³¹ André Malraux, *Les Conquérants*, Paris, Livre de Poche, p.148.

¹³² *Fraternité* est le titre d'un journal clandestin de la Résistance française.

¹³³ Discours du 24 août 1958.

anti-nazi – le fascisme étant caractérisé hier comme aujourd’hui par une négation de la fraternité¹³⁴ – et son compagnonnage avec de Gaulle.

L’homme privé de la fraternité virile, retranché de la collectivité, doit céder la place à l’individu ouvert à la fraternité, qui puise sa force dans la collectivité...¹³⁵

On voit clairement pourquoi Pétain et Vichy ont écarté la devise républicaine, parce qu’à leurs yeux la France n’est qu’une nation repliée sur elle-même et non « la générosité du monde¹³⁶ », et pourquoi les valeurs de la République reviennent avec la Résistance et la Libération.

C’est, enfin, ce qui permet d’éclairer l’admiration sans borne de Camus pour Malraux et son œuvre : ce souci de la fraternité qui hantera aussi l’auteur de *l’Étranger*, tout comme elle a hanté naguère Saint-Exupéry (*Courrier Sud* – 1928 – et *Vol de nuit* – 1931 – sont contemporains de l’écriture de *La Condition humaine*) : « Une démocratie doit être une fraternité. Sinon, c’est une imposture¹³⁷ ». Et, toujours premier, Victor Hugo : « La liberté est un droit ; l’égalité, un fait ; la fraternité, une obligation¹³⁸ ».

¹³⁴ Cf. tout le travail de recherche de Robert S. Thornberry à l’Université d’Alberta.

¹³⁵ *Préface du temps du mépris*, p. 207.

¹³⁶ Expression de Malraux citée par Gilles SICART in «Une certaine idée de la nation», *Espoir*, n° 111, 1997.

¹³⁷ *Pilote de guerre*, 1942.

¹³⁸ *Le droit et la Loi*, 1875.